

Vous êtes journaliste ?

C'est une bonne question. J'écris des chroniques sur des activités culturelles de toutes sortes, kermesses, spectacles, inaugurations. Est-ce être journaliste ? Mon employeur utilise mes papiers pour boucher les trous, me considère-t-il comme journaliste ? Il commande large, taille dans mes textes, les entasse dans l'espace vide de son ordinateur. Je ne suis pas une forte tête, alors pourquoi m'épargnerait-il ? Je ne me sens pas journaliste, juste une espèce de plâtrier avec sa truelle à la main. Il m'a téléphoné ce matin. « Ce soir, une pièce de théâtre. Un château près de chez toi. Ici, personne ne veut y aller. Ça tomberait bien, j'ai un trou à remplir. » Je ne lui ai pas rappelé que, depuis peu, je n'habitais plus chez ma mère mais à une bonne trentaine de kilomètres de là. À quoi bon ? J'ai accepté. Je n'avais rien prévu d'autre. J'ai peu d'amis. Et ceux que j'ai jugent bon d'utiliser mon amitié avec parcimonie.

Ce soir, j'ai donc arpenté les routes de campagne sinueuses de mon passé. Géologiquement, c'est un coin de terre glaireuse sans intérêt, strié comme la peau d'un vieillard. La présence d'un château à cet endroit ne peut être le fait que d'un glissement de terrain. Bien sûr, je connais le lieu, mais je ne l'ai jamais visité. Pour moi, il est au bout du monde, de l'autre côté de l'univers. Un domaine peuplé de fantômes.

Pourtant, à mon arrivée dans le bourg, je n'en ai pas vu. En fait, je n'ai vu personne.

Mon passage aurait eu de quoi réveiller un mort. Ma voiture pétaradait comme une section de cuivres. Je dois remplacer le pot d'échappement mais je reporte sans cesse la visite chez le garagiste. Le coût de la réparation dépasserait le prix du véhicule. J'ai donc traversé le bourg, laissant derrière moi l'écho de ma négligence. Deux belvédères, coiffés d'un dôme à la romaine, semblaient m'attendre au haut d'une route. Le bruit a tailladé leur paisible retraite, et celle du pauvre édifice. Entre ces deux gardiens, un portail barrait l'entrée de la cour d'honneur. Je l'ai longé et je me suis garé un peu plus loin, sur le côté de la propriété, à l'endroit indiqué par une série de flèches. Le parking était clairsemé. Les véhicules, des pièces de jeu d'échec en fin de partie, se toisaient avec méfiance.

Vous êtes journaliste ?

Je suis sorti de ma voiture et j'ai emprunté le chemin qui découpait la pelouse et menait à une porte cochère. L'entrée en arcade m'a avalé. L'ombre qui me recouvrait s'est ensuite dérobée et a laissé la place à une mer bruyante de pavés qu'entouraient deux pavillons et deux galeries en colonnades. Lovées dans leurs alcôves, des statues et des vases antiques m'observaient avec cet air de dédain que l'histoire leur a donné. Enfin je voyais l'intérieur de ce château ! Cette forteresse dont ma mère m'a toujours tenu éloigné pour une raison que je n'ai jamais comprise, ni même osé comprendre. Je me trouvais maintenant entre ses griffes, aux aguets, et pourtant, je n'ai rien senti.

J'ai suivi une installation de lumières qui m'invitait au fond d'une des deux galeries. Là, aux abords d'un parc à la française, un chemin filait de travers vers une façade d'un

blanc éclatant : le théâtre, vu de dos. Je l'ai contourné et j'ai rejoint l'entrée. Le public, une dizaine de personnes, profitait de l'atmosphère encore douce de la soirée. Est-ce une impression?, leur conversation s'est éteinte à mon arrivée, leur regard flottait à une distance prudente, leur corps s'est figé. J'ai attendu un moment, regardé autour de moi mais non, personne d'autres n'arrivait. Alors je suis entré et me voici à ma place, un dépliant dans les mains, que je parcours attentivement.

C'est l'histoire d'une femme de haut rang au passé trouble. Elle donne une réception, par une nuit pluvieuse, dans une citadelle décatie. L'époque n'est pas précisée, si ce n'est que nous sommes au milieu d'un conflit entre plusieurs pays. Devant cette femme se déploie une cour d'officiers acquis à sa cause, et...

«Vous êtes journaliste?»

Je relève la tête : quelqu'un me pose une question. Je crois d'abord qu'elle ne m'est pas adressée, mais je me trompe, je suis seul dans la salle. Je me retourne. Derrière moi, une vieille dame à l'œil étincelant me dévore du regard. Les années semblent l'avoir tassée à la pilonneuse. Son visage résiste vaille que vaille à la gravité. Son dos forme un point d'interrogation, comme s'il se demandait combien de temps il lui faudrait encore tenir. Pourtant, la voix est vive. Elle carillonne. La vieille est solide. Elle me harponne à nouveau : «Je vois que vous griffonnez sur votre brochure... vous êtes journaliste.» Je regarde mon crayon. Il a souligné, presque à mon insu, quelques mots du dépliant.

«Oui, je suis journaliste», dis-je d'une voix que j'aurais voulu plus assurée.

Son visage s'illumine.

«J'en étais sûre!» Puis elle enchaîne, d'une voix qui déchire

les papiers: «Vous connaissez l'histoire de ce château?...

— Non, pas vraiment. Enfin... je sais qu'un général allemand y a habité. J'imagine que c'est la raison de cette...

— Vous aimeriez en savoir davantage, hein? Ce n'est pas ce spectacle qui éclairera votre petite lanterne de journaliste, hé hé...

— Probablement pas.

— Venez chez moi, demain matin. Dix heures. J'habite la petite maison en face du château. Je vous raconterai l'histoire que tout le monde a préféré oublier. Vous êtes curieux, non? Sinon, vous ne seriez pas journaliste.»

Comment prendre cette remarque? Elle pique mon orgueil. Je sais que je n'écrirai rien sur ce sujet. Pourtant, si mon journal relatait une histoire originale, je serais fier d'en être l'auteur. Je deviendrais un vrai journaliste.

Les lumières s'éteignent, le silence étouffe les toussotements. Et la scène s'éclaire. Au fond, ce qui semble être l'entrée d'un pavillon à colonnades. Devant, quelques chaises de jardin. Sur la droite, un phonographe Polo, de marque Odéon, déposé sur une table. On voit apparaître une femme magnifique, le port noble, les traits soulignés par un maquillage discret. Elle tient le bras d'un homme plus âgé habillé en officier de la Wehrmacht. Ils s'arrêtent au milieu de la scène, regardent autour d'eux, puis entonnent une chanson.

*Dans un coin de mon pays
Une fille qui me sourit
Une fille au cœur bien tendre
Une fille qui saura m'attendre*

Je me retourne pour chuchoter mon assentiment à la vieille dame, mais elle a disparu.

Le lendemain, j'annule un rendez-vous (avec mon propriétaire, qui me réclame sa caution depuis deux semaines). Je refais le même trajet, longe les mêmes champs, traverse le même bourg, toujours aussi désert malgré le potin du diable que fait ma voiture, et arrive à l'endroit qu'il me semble n'avoir pas quitté depuis la veille. Je suis bien disposé et pourtant, lorsque je sors de ma voiture, mon sac à dos sur l'épaule, je suis saisi d'une étrange impression. L'endroit où je me trouve m'est à la fois hostile et attirant. Il fait toujours aussi beau, la lumière du matin fourrage dans les feuillages d'une rangée de peupliers. Le soleil caresse la façade du château. Je remarque quelques fissures à la hauteur des gouttières. Le parking, habité la veille d'un certain frémissement à la sortie du spectacle, est vide. Comme le château, pourtant ouvert aux visites. Un lieu peu animé, sans réelle prise sur la vie quotidienne. Aucune présence humaine ne vient zébrer le silence. Et néanmoins, je suis tendu. L'âme du domaine, la veille engloutie dans son histoire, semble se réveiller dans un gémissement de vieillard moribond. Un grognement empli de ressentiment à mon égard.

Je ne peux pas me laisser distraire. Je dois me focaliser sur ma mission. En outre, je l'ai dit, cette histoire pourrait atterrir dans mon journal, ce qui rehausserait ma réputation

proche du zéro absolu. J'avise les alentours du château, et vois plus loin une petite maison aigrie, à la toiture épuisée et piquetée de mousse. Je ne m'étonne pas de ne pas l'avoir remarquée la veille : elle se cache dans l'enfoncement d'un bois, à reculons, prête à disparaître. Un chemin pavé, envahi de mauvaises herbes, m'y conduit.

Je me présente à la porte d'entrée et cherche la sonnette. Il me faut un certain temps pour la trouver, à mi-hauteur, sous une boîte aux lettres rouillée. Un nom y est écrit, presque effacé, protégé par une languette en plastique transparent : « Barthélémy ». J'appuie sur le bouton, mais aucun son n'en sort. Je frappe à la porte.

Au bout d'un moment, la vieille femme vient m'ouvrir. Elle a l'air encore plus ratatinée que la veille. Je la salue poliment. Elle m'observe si longuement que je crains le pire : elle a oublié son invitation ! Son visage s'anime enfin et, sans répondre à mon salut, elle me demande sèchement : « Vous voulez quelque chose à manger ? »

— Non, je vous remercie, je viens de...

— On ne dirait pas ! » me répond-elle, en jetant un regard sceptique à ma silhouette. Elle pivote sur ses pieds avec une rapidité étonnante, et s'enfonce à l'arrière de la maison.

Je ne sais pas si je dois la suivre. Elle ne me l'a pas demandé. J'attends un peu puis, la situation devenant embarrassante, je décide de lui emboîter le pas. Quand j'arrive dans le salon, je la vois déjà assise à une table où trônent une boîte ouverte de biscuits Delaacre, une cafetière, un pot à lait, un sucrier, deux tasses et une feuille de papier jaunie par le temps. La chaise en face de la sienne est vide, je m'assieds.

Elle me dévisage à nouveau, avec un regard qui me semble empli d'une immense pitié, puis, de sa main, pousse vers moi la boîte de biscuits. « Servez-vous, vous en aurez

besoin.» Par politesse, je prends un biscuit enrobé de chocolat même si ce genre de sucrerie n'est pas de mon goût. Et je n'ai pas menti, j'ai déjà l'estomac bien rempli. Je viens de m'enfiler un paquet de Grills barbecue.

«Qu'avez-vous pensé de la pièce d'hier? continue-t-elle.

— Mmmh... Je..., articulé-je malgré ma mastication – je n'ose pas lui dire que je me suis endormi durant une partie du spectacle. Ils jouaient tous bien. Particulièrement...

— Je me fiche des acteurs! Je parle de la pièce elle-même.

— Ah... Eh bien, c'était intéressant, un chapitre de la Seconde Guerre mondiale que je ne c...

— L'histoire est complètement fausse et idiote.»

Elle prend la feuille à ses côtés, et la pousse vers moi. «Lisez!» Sa voix semble ne souffrir aucune contradiction. Je ne sais trop pourquoi, je marmonne un «merci» et saisis le document avec délicatesse. C'est une lettre sur papier à en-tête, écrite à la main. L'encre est si épaisse, l'écriture si penchée que j'ai du mal à saisir les premiers mots. Je lève le regard vers la vieille femme. Elle m'observe sévèrement. Je rabaisse mon regard, et je lis.

«C'était une salope!» vocifère-t-elle alors que je commence à déchiffrer la deuxième phrase. Sa voix est si puissante que je la crois prononcée par quelqu'un d'autre. Un rapide coup d'œil par-dessus son épaule m'assure qu'il n'en est rien. Cette expression violente est bien sortie de la carcasse osseuse que j'ai devant moi. Des souvenirs agitent son regard mouillé. Ils semblent sortir de terre, d'une période pré-biotique, travaillée par des millénaires de fusion violente. Je dois m'y faire.

«Contrairement à ce que le texte de la pièce suggère, cette femme était une salope. Elle avait entre les mains

la vie de mon frère. Elle l'a piétinée comme si c'était une fourmi. L'actrice que vous avez... » Elle s'interrompt et me fixe : « Vous n'enregistrez pas ?

— Enregistrer ? Ah... Excusez-moi, j'oubliais. »

Je fouille dans mon sac à dos. Je viens d'acheter un enregistreur Philips digital. C'est l'une de ces machines qui enregistrent les voix sur un fichier d'ordinateur. Il m'a coûté cher, mais tous les journalistes en ont, alors pourquoi pas moi. Je cherche le bouton *on*. La vieille femme me regarde faire, impatiente. J'appuie sur le bouton puis, après avoir attendu que l'appareil s'allume, je presse le bouton rouge. Ensuite, j'installe l'engin devant mon interlocutrice, et lâche un « voilà » pas peu fier.

La femme démarre au quart de tour.

« La princesse Ruspoli que cette actrice interprétait hier. C'était une aristocrate belge. Elle a frayé avec les boches. Le château, ici, a été le témoin de ses débauches. Comme elle était bien avec le général von Falkenhausen, tout le monde lui écrivait. Tous ceux qui, comme ma mère, étaient dans le besoin, désespérés. Ils croyaient qu'elle pouvait les sauver. Mais ce n'était qu'une prédatrice. La lettre que vous venez de lire est sa réponse à une demande de ma mère. Mon frère – mon grand frère !, a été arrêté. Et elle n'a rien fait pour le sauver. »

Je suis abasourdi. Je ne m'attendais pas à ça. Je ne suis qu'un journaliste culturel, pas un historien. Ce général von Falken-truc me dit vaguement quelque chose. C'est celui qui a vécu un temps au château pendant la guerre. Je n'en sais pas plus. J'ai bien peur, si elle entre dans les détails, d'être vite perdu. Bien sûr, je n'en dis rien à mon interlocutrice, mais je sens couler une goutte de sueur le long de mon aisselle droite, la plus sensible à ce genre de tension.

«Ça n'a pas l'air de vous émouvoir, relève-t-elle.

— C'est que... De ce que je lis ici, dans cette lettre, prononcé-je lentement tant l'inconfort me pèse, il semble qu'elle demande d'en savoir davantage sur le cas de votre frère.

— Vous croyez qu'elle en a tenu compte ! Ma mère lui a répondu. Mon frère aurait été incapable de faire ce dont on l'accusait.

— Oui, mais là n'est pas la question...

— Ne m'interrompez pas, jeune homme. Je n'ai plus assez de temps à vivre pour les bavardages sans intérêt. Mon frère n'a rien fait de mal, il n'en avait tout simplement pas le temps. Quand la guerre a éclaté, il venait de lancer une affaire de menuiserie. Sa comptabilité l'occupait à pleintemps. Quelqu'un l'a dénoncé, sans raison. Rien. Et la Gestapo n'en a fait qu'une bouchée. Son cas était pourtant simple, limpide, il suffisait de le leur dire ! Mon frère a été arrêté, condamné pour trois ans. Et vous savez quoi ? Ce n'était pas assez pour eux. Ils l'ont envoyé en Allemagne. Et il est mort là-bas, dans une prison près d'une ville minuscule que tout le monde a oubliée depuis, sauf moi : Neutischein, le 2 juillet 1944.»

Elle s'arrête de parler et observe ma réaction. Je hoche la tête, mais ne peux prononcer un mot. Pourquoi cette histoire me tombe-t-elle dessus ?

«Vous allez écrire quelque chose à ce sujet, j'espère. Vous allez dire que cette pièce de théâtre pontifiante ne raconte pas la vérité. Que cette princesse n'était qu'une collabo qui ne cherchait que son bon plaisir auprès des boches. Ah oui, je sais ! Elle a des enfants, des petits-enfants. Ce sont des gens puissants ! Des aristocrates ! Ils vont vous en empêcher. Vous mettre des bâtons dans les roues. J'ai déjà essayé moi-

même. Mais que voulez-vous? Je ne suis qu'une femme du peuple. Je ne vaud rien comparée à ces gens.»

Elle tremble de tous ses membres. Ses mains s'agitent, tapent sur la table, son index me tient maintenant en respect. Même le biscuit que je viens d'avaler n'ose plus bouger, coincé dans ma gorge.

«Vous savez je dois vérifier mes sources, interroger cette personne que vous accusez.». Elle éclate de rire. «Vous voulez interroger la Ruspoli? Mais elle est morte depuis plus de quarante ans!»